Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 33 (1987)

Heft: 3

Artikel: Prix de l'entrepreneur : l'équipe superstar

Autor: Jeannet, Alain

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-848387

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Prix de l'entrepreneur

L'équipe superstar

Six fous de hautes technologies de l'Oberland zurichois ont décroché le prix de l'entrepreneur de l'année 1986. Ce prix est destiné à récompenser un industriel suisse dynamique qui a su mettre au point un nouveau produit ou ouvrir de nouveaux marchés grâce à son savoir-faire et à son esprit de créativité. Le prix de 50000 francs a été fondé par l'industriel zurichois Branco Weiss et les Editions Jean Frey et Ringier. Le jury est composé de personnalités de l'économie, de la science, de l'administration et de la presse.

Quand vous débarquez au siège de la société Tecan à Hombrechtikon, vous croyez d'abord vous être égaré. Un poney s'agite dans l'écurie et le bâtiment principal ressemble plus à la demeure d'un bon bourgeois de l'Oberland zurichois qu'à une entreprise de haute technologie. Vous entrez. Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, la table est mise pour quarante. Le chef de l'entreprise, Heinz Abplanalp, sert les tranches d'un magnifique rôti aux deux enfants assis à côté de lui. Irrésistiblement, l'atmosphère évoque les phalanstères imaginés par Fourier ou, plus près de nous, une communauté alternative.

Derrière cette façade se cache un succès économique spectaculaire. En 1980, Heinz Abplanalp, 42 ans, ingénieur chimiste, Heini Maurer, 41 ans, biologiste, Gallus Blatter, 36 ans, ingénieur en électronique, Heini Möckli, 38 ans, technicien sur auto et électronicien autodidacte, fondent Tecan. Ils sont bientôt rejoints par Martin Stoffel, 34 ans, ingénieur en électronique, et Daniel Ryhiner, 40 ans, lui aussi technicien sur auto. A peine six ans plus tard, leur entreprise compte 80 personnes et enregistre un chiffre d'affaires de 19 millions de francs. Les six compères sont devenus de fins experts des méthodes de détection de la pollution. Dès 1983, alors que le phénomène du dépérissement des forêts prend de l'ampleur, Tecan lance un système de mesure des émissions d'oxyde d'azote (principalement les gaz de voitures), capable de repérer et d'analyser les émissions nocives les plus discrètes.

Heinz Abplanalp (2e depuis la gauche) et les employés de Tecan: ambiance communautaire «mais pas scoute» (Photo: Heinz-Dieter Finck).

En collaboration avec le groupe Sandoz, Tecan s'est aussi spécialisée dans l'automatisation des travaux de laboratoires d'analyses médicales et chimiques. Heinz Abplanalp et ses partenaires ont développé un robot simple et rapide.

«La force de Tecan, c'est son caractère fondamentalement multidisciplinaire», affirme Heinz Abplanalp. Micro-électronique, programmation, mécanique, génie chimique, l'entreprise a plus d'une corde à son arc.

Quand on interroge les membres de Tecan sur leurs motivations d'entrepreneur, il ne s'en trouvera pas un seul pour chanter le couplet néo-libéral à la gloire des «saints» de Silicon Valley. Personne non plus pour se fendre d'une théorie élaborée par un quelconque gourou du management: l'organisation de Tecan, pour le moins exotique au regard des mœurs helvétiques, est née au gré du pragmatisme et des envies de ses fondateurs: «On dit souvent qu'il ne faut jamais créer une entreprise avec des proches, lance Heini Maurer. Notre expérience prouve au contraire que l'amitié peut être un facteur de succès.»

Tecan s'est néanmoins dotée d'un chef. Heinz Abplanalp porte le titre d'administrateur-délégué: «Je suis devenu le ‹patron› par accident, explique-t-il. Quand nous avons fondé Tecan, personne ne voulait se charger des tâches d'administration et de management. Comme j'étais celui que ça ennuyait le moins, je m'y suis collé. En réalité, je ne suis le chef de Tecan qu'en ce qui concerne les relations avec l'extérieur.» Sous l'apparent éclatement de l'entreprise, dispersée dans six bâtiments différents, Tecan est en fait soigneusement structurée. A la tête de l'entreprise, le «club des fondateurs».

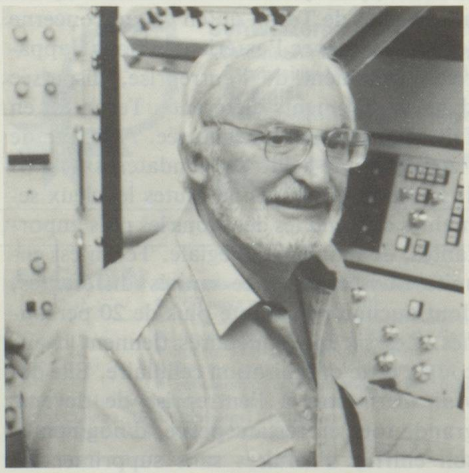
Il se réunit en moyenne toutes les deux semaines et prend les décisions les plus importantes, de manière collégiale. Tecan est ensuite divisée en onze entités différentes, dont aucune ne compte plus de 20 personnes. Les six mousquetaires tiennent beaucoup à cette organisation cellulaire. Elle devrait permettre à l'entreprise de devenir grande tout en restant petite, d'augmenter son chiffre d'affaires sans supprimer les avantages liés à un environnement convivial: chaque fois que Tecan enregistre une poussée de croissance, on rajoute une cellule au lieu de renforcer celles qui existent déjà.

L'Amérique, puis Singapour: en 1982 déjà, Heinz Abplanalp crée une filiale en Caroline du Nord, Tecan US Ltd. Au début de cette année, c'est le lancement de Tecan Asia

Ltd., tête de pont sur le Japon et la Chine. Tecan exporte d'ores et déjà 90% de sa production. Mais les fondateurs de l'entreprise veulent aller plus loin encore et pensent entrer en bourse d'ici peu.
Au détour d'une phrase, l'un ou l'autre des membres de Tecan glissera volontiers quelques mots sur ses convictions politiques. Ecologiste? «Oui, si l'on exclut toutes les connotations péjoratives de ce terme, lance Heini Maurer. Nous voulons prouver qu'écologie peut rimer avec sérieux et haut de gamme.» Anti-nucléaire? Certainement. «J'attache beaucoup d'importance à ce que nos produits restent conformes à mes convictions.»
Alain Jeannet, extrait de «l'Hebdo».

Grèves: le pays le moins secoué

La Suisse se révèle être le pays industrialisé le plus épargné par les grèves. En moyenne, entre 1970 et 1985, pour mille employés, 1,7 jour de travail seulement a été perdu chez nous. En tête de liste des pays voisins, pour la même période, c'est l'Italie qui enregistre annuellement le plus grand nombre de jours de grèves: 1300 journées de perdues.



Prix Nobel

Pour la première fois depuis cinq ans, un Suisse a obtenu un Prix Nobel. Le physicien Heinrich Rohrer, de Buchs (SG) et âgé de 53 ans, a été distingué – en compagnie de deux chercheurs allemands – pour la mise au point du microscope à effet-tunnel.

Commentaire sur la catastrophe chimique bâloise:

Une ville se réveille

Schweizerhalle. Un quartier de Bâle. Les bâtiments industriels se suivent, les entrepôts sont accolés les uns aux autres sur de vastes superficies. Constructions de béton, de verre ou de métal où s'entassent tonneaux et conteneurs. Des cheminées pointent vers le ciel... C'est ici, à Schweizerhalle, que la chimie bâloise a transféré une bonne partie de sa production et de ses stocks de matières premières. Pas d'endroit où s'arrêter ni flâner. Celui qui descend d'un bus dans ce quartier le fait pour travailler.
Mais, depuis le 1er novembre 1986, Schweizerhalle n'est plus un quartier comme les autres, pas plus que Bâle seulement l'une des nombreuses villes sur le Rhin. Et Sandoz n'est plus simplement l'une des multinationales de la chimie européenne. Le 1er novembre 1986, Schweizerhalle était un enfer: 1200 tonnes de produits toxiques agrochimiques brûlaient dans un entrepôt de Sandoz SA, le troisième des grands groupes de la chimie bâloise. Une partie des résidus chimiques est partie en fumée en direction de Bâle, l'autre s'est déversée tout droit dans le Rhin, mêlée aux eaux qui ont servi à éteindre l'incendie. Les conséquences de cet accident, elles, sont aujourd'hui encore incalculables.
Le souvenir de ces événements s'est profondément enraciné. Ce fameux samedi, la région bâloise est arrachée à son sommeil entre trois et six heures du matin par le hurlement des sirènes et une pénétrante odeur acide qui s'infiltre dans les chambres à coucher... De la rue montent les appels des haut-parleurs des voitures de police qui ordonnent de fermer les fenêtres et de ne pas sortir. Bâle et sa périphérie gisent, comme mortes.
Cette fin de nuit d'angoisse, à attendre dans l'incertitude, sans savoir si le nuage toxique présente un danger pour la santé... Ce petit matin gris qui se lève sur un Rhin rougi des résidus chimiques charriés par les eaux de l'incendie, ce petit matin gris qui contemple les premiers poissons (ils seront des tonnes par la suite) flottant sans vie à la surface du fleuve... Oui, ces heures-là vont plonger la région dans un choc qui s'installe et persiste.
Dans la semaine qui suit le 1er novembre, il ne se passera pas un jour sans que survienne l'annonce d'un nouveau désastre. «Schweizerhalle» – c'est désormais sous ce nom qu'on désigne la catastrophe dans le langage courant – ne faisait «que» marquer le début d'une longue série. D'autres entreprises annoncent alors ce qu'elles ont laissé s'échapper: phénol dans l'atmosphère, amyle dans une conduite qui explose, atrazine dans une nappe phréatique... Depuis Schweizerhalle, ceux qui vivent ici savent donc, chimiquement jusque dans les détails, ce qu'ils y respirent. Sans danger pour l'homme et la nature, comme on l'a dit maintes fois. C'est ce qu'on a redit une fois de plus après Schweizerhalle. Et cela aussi s'est avéré faux.
En une nuit, cette région a perdu son vernis protecteur. La lumière crue des projecteurs s'est braquée sur ce coin du nord-ouest de la Suisse, qui passait, jusque-là, pour une province sans histoires. Du coup, voilà Bâle mise dans le même sac que Bophal, Tchernobyl, Seveso. Politiciens allemands et français réagissent. Et le conseiller fédéral Alphons Egli, responsable de l'environnement, présente ses excuses aux pays riverains du Rhin.
En surface, rien ne semble avoir changé pour la ville et ses quartiers adossés aux pans du Jura. Pourtant, par-dessous, s'est ouverte une brèche à laquelle il est encore impossible de donner un nom. Pour cette fois, on en a réchappé. Mais la confiance est ébranlée. La confiance en ce prétendu sens de la responsabilité des entreprises chimiques, par exemple, l'un des piliers de la protection de l'environnement en Suisse. Même chose pour les pays limitrophes: cette réputation de la Suisse, pays de la protection de l'environnement, «ce fruit de longs et patients efforts a été détruit en une seule nuit», comme l'a relevé M. Egli devant le Parlement. Avec le recul, comme il sonne de façon dérisoire le slogan choisi par Sandoz pour fêter son centième anniversaire, l'été dernier: «Cent ans à la vie, à l'avenir». L'avenir? Tout ce qui est vivant dans ce secteur se la pose cette question et ressent un doute profond. Car Bâle et la chimie ont leur destin indissolublement lié.
Et l'impuissance éclate à travers graffiti et pamphlets, à travers la sculpture représentant un pêcheur. Avec «Requiem pour le Rhin» – l'un des mouvements artistiques nés de Schweizerhalle – des étudiants en musique, vêtus de noir, tout en jouant, ont traversé le fleuve bien-aimé sur l'un des ponts de la ville, fièrement jeté par-dessus les flots. Il coule, le fleuve, comme si de rien n'était. L'anéantissement des poissons ne se voit pas. Pourtant, il n'y a que quelques micro-organismes à avoir survécu.
Erika Brugger, Bâle